L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux, No 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS,

DIMANCHE 18 JUILLET 1880.

LES NUITS D'ÉTÉ

A LONDRES.

La nuit est le jour de l'été; les pédipatéticiens l'ont prouvé avant moi, eux qui ont inventé l'art de vivre aux étoiles. En 616, ils ne connaissaient d'autre midi que minuit; la chaleur n'existait pas, disaient-ils, c'est un mot vide de sens. Ces grands philosophes n'assistaient qu'au lever et au coucher du soleil; ils aimaient mieux voir mille et vingt-deux soleils sur la route qu'un seul; c'était plus riche et plus varié. Chez eux, on déjeunait à huit heures du soir avec des figues sèches, des raisins de Corinthe, du miel d'Hybla, du vin de Crète, sous les platanes de l'Académie, ou sur l'escalier d'une colonnade, au pied de la statue de quelque dieu; on dînait à trois heures du matin, avec des rôtis succulents et du cytise fleuri, arrosé d'huile. Ils se promenaient avant et après le repas, devisant des choses du ciel et de la terre, se proposant des énigmes, se contant leurs voyages en Sicile, où ils avaient appris la sagesse par principes, de la bouche des rhéteurs en renom; l'existence douce, silencieuse, étoilée, insouciance du grand jour et du soleil, sa vogue ne pouvait tenir devant le progrès des lumières; noble secte qui s'est éteinte sans retour peut-être dans les zones du Midi, et qui jette quelques lueurs encore à Londres; où la police complaisante protége toutes les opinions qui fuient le tumulte et l'éclat.

La chaleur de l'été est intolérable dans le Nord; ce n'est pas la chaleur franche et expansive des contrées méridionales; c'est une oppression qui refoule la respiration dans la poitrine, comme si l'on présentait les lèvres à la bouche d'un four. A Londres, les jours d'été sont pleins de poussière, de fracas, de rosée, de suie et d'étouffements; mais les nuits y rachètent merveilleusement les vices du jour. J'ai vu des nuits dans bien des pays; elles se ressemblent toutes; le peuple dort, il ne reste dans les rues que les maisons. La seule capitale de l'Angleterre a une existence nocturne à part; c'est un spectacle inouï qui produit l'effet d'un rêve de vingt lieues de circuit, éclairé au gaz. Il est possible que l'Anglais indigène n'ait jamais remarqué Londres sous cet autre aspect; en général, personne ne connaît plus mal un pays que celui qui l'habite; mais l'étranger saisit aisément toutes les nouveautés saillantes qui échappent aux habitaux.

Il n'est point de ville au monde comparable à Londres, pour la sécurité de ses nuits; toutes les rues y sont illuminées comme des galeries de palais; on marche dans un éclair de gaz hydrogène, et l'esprit s'effraie à calculer ce que coûte à fonder et à entretenir ce prodigieux travail souterrain d'artères et de veines qui rallument le jour et la vie dans cette cité immense. Toute l'Angleterre est ainsi soignée pour ses nuits, villes, bourgs, ponts, grandes routes, c'est partout la même et opulente illumination. Dans les pays où le soleil n'est à peu près connu que de réputation, où la lune et les étoiles sont des auxiliaires inutiles, il n'est pas étonnant qu'on ait multiplié ces myriades d'astres factices, afin de prouver à la nature avare, qu'on peut se passer de son cours, quand on s'appelle l'Angleterre et qu'on a des mines de houille sous la main. Dieu veuille que les mines ne s'épuisent pas! Albion s'éteindrait.

Rien ne favorise les promenades nocturnes comme cette clarté qui vous environne et assure vos pas. L'étranger, qui a toujours entendu parler des voleurs de Londres, traite de fables tout ce qu'on lui a conté. On ne peut passer d'un trottoir à un autre sans se croiser avec un sergent de ville; une armée d'hommes de police s'éparpille en éclaireurs et garde la ville en détail. Ces *policemen* sont graves, inoffensifs, silencieux et fidèlement observateurs: la tolérance qu'ils accordent aux péripatéticiens des deux sexes est admirable. Ils ne vous demandent jamais *où allez-vous?* comme à Paris, parce qu'on leur répondrait: "Je ne prononce," et que la grande charte ne défend à personne de préférer la lune et les étoiles au soleil.

A Londres, le peuple qui dort se couche vers les deux heures du matin; celui qui ne dort pas ne se couche qu'après le soleil levant un quelque chose qui ressemble au soleil. Jusqu'à deux heures, les théâtres jouent, les voitures roulent, le peuple boit du *ginger-beer* qui est fort mauvais, les passant mangent des homards et des crevettes, les jeunes gens fument dans les divans, et les marchandes de fleurs offrent des bouquets aux promeneurs affligés d'insomnie. La prostitution la plus étonnante qui fut jamais et devant laquelle M. Parent-Duchâtelet mourrait de douleur une seconde fois, s'il revenait au monde; la prostitution du Bas-Empire, enregimentée par centuries, marchant comme une seule femme, maintenant le satin à la bure, le chapeau de fleurs à la dentelle jaunie, depuis le sérail éblouissant de Drury Lane, jusqu'au chantier sombre et pierreux de Charing-Cross; la prostitution à cent mille bras enlace tout le nouveau Londres, le Londres des colonnes peintes, des péristyles de carton, des hôtels d'argile, des palais de briques, des temples peints à l'huile et en vernis; elle se roule comme un monde fou de feuillages verts, devant cette architecture majestueuse! mesquine qui ne s'émeut de rien et qui n'a des croisées que pour ne rien voir.

Dans toutes ces demeures vivent les plus nobles philanthropes qui travaillent à régénérer le monde, à faire refleurir la morale, à rendre à la vertu son culte, à l'homme sa dignité, à la femme sa pudeur; qui envoient des missionnaires protestants et des Bibles aux anthropophages de Bornéo et de Van Diémen, aux païens d'Otahiti et des îles Sandwich; qui préparent une truelle pour poser la première pierre d'une *maison de conversion*, ou quatre-vingt mille Aspasies errantes seront changées en Madeleine par la grâce de Luther et de Calvin; philanthropes de haute vue, qui rêvent l'amélioration des mœurs polaires et laissent pourrir le sexe du demi-sons, qui défrichent le champ de la morale sur les limites du monde et laissent la jeune fille mendier une insulte, avant sa puberté, sous les péristyle du *Quadrant*, ce gracieux trait d'union qui lie les souillures ténébreuses des deux *Regent-street*.

A deux heures la scène change: le monde qui reste sur la place ne semble pas appartenir à ce monde; une lèpre vivante coule le long des maisons; des êtres sans nom, sans sexe, sans voix, sans forme, vagnent au hasard, comme des ombres qui attendent une obole pour passer de l'autre côté du fleuve. On assiste à des festins étranges, préparés aux carrefours sur des tables qui tremblent et font trembler des chandelles et des plats de mets hideux. D'autres êtres, qui sans doute sont des hommes, passent devant, par groupes muets, et achètent avec du cuivre imperceptible, d'énormes colimaçons crus et des débris hachés d'animaux antédiluviens. Tout autour règne une ligne d'hôtels opulents, dont le gaz fait ressortir le luxe ironique. Quel cadre et quel tableau! Le policeman se promène, et voyant que tout est bien, il laisse en paix les convives. Une succession d'âmes en peine défile silencieusement sur les trottoirs qui descendent à *Carlton-House*.

Les portes du parc *Saint-James* ouvrent à l'Elysée de Londres à ces fantômes; le long des haies, sous les arbres, sur les banquettes du parc royal, apparaissent des masses confuses de haillons qui flottent sur des squelettes, des chapeaux de paille en putréfaction, ornés du crêpe du deuil de Guillaume, des robes tourmentées, des visages monstrueux avec des yeux sans regard, des linsses de guenilles qui se tiennent par les mains, le joyeux gaz hydrogène éclaire tout cela tranquillement avec sa flamme sereine, et trahit les ombres courtisanes rôdant autour de sœurs et chastes sentinelles qui gardent l'ombre du roi mort. Aucune voix, aucun cri, aucune plainte ne se fait entendre sous ces bocages; ceux qui veillent respectent le sommeil des hôtels de *Carlton-Terrace*, c'est une promenade en pantomimes où la licence est grave et sérieuse. Chez eux, on déjeunait à huit heures du soir avec des figues sèches, des raisins de Corinthe, du miel d'Hybla, du vin de Crète, sous les platanes de l'Académie, ou sur l'escalier d'une colonnade, au pied de la statue de quelque dieu; on dînait à trois heures du matin, avec des rôtis succulents et du cytise fleuri, arrosé d'huile. Ils se promenaient avant et après le repas, devisant des choses du ciel et de la terre, se proposant des énigmes, se contant leurs voyages en Sicile, où ils avaient appris la sagesse par principes, de la bouche des rhéteurs en renom; l'existence douce, silencieuse, étoilée, insouciance du grand jour et du soleil, sa vogue ne pouvait tenir devant le progrès des lumières; noble secte qui s'est éteinte sans retour peut-être dans les zones du Midi, et qui jette quelques lueurs encore à Londres; où la police complaisante protége toutes les opinions qui fuient le tumulte et l'éclat.

La chaleur de l'été est intolérable dans le Nord; ce n'est pas la chaleur franche et expansive des contrées méridionales; c'est une oppression qui refoule la respiration dans la poitrine, comme si l'on présentait les lèvres à la bouche d'un four. A Londres, les jours d'été sont pleins de poussière, de fracas, de rosée, de suie et d'étouffements; mais les nuits y rachètent merveilleusement les vices du jour. J'ai vu des nuits dans bien des pays; elles se ressemblent toutes; le peuple dort, il ne reste dans les rues que les maisons. La seule capitale de l'Angleterre a une existence nocturne à part; c'est un spectacle inouï qui produit l'effet d'un rêve de vingt lieues de circuit, éclairé au gaz. Il est possible que l'Anglais indigène n'ait jamais remarqué Londres sous cet autre aspect; en général, personne ne connaît plus mal un pays que celui qui l'habite; mais l'étranger saisit aisément toutes les nouveautés saillantes qui échappent aux habitaux.

Il n'est point de ville au monde comparable à Londres, pour la sécurité de ses nuits; toutes les rues y sont illuminées comme des galeries de palais; on marche dans un éclair de gaz hydrogène, et l'esprit s'effraie à calculer ce que coûte à fonder et à entretenir ce prodigieux travail souterrain d'artères et de veines qui rallument le jour et la vie dans cette cité immense. Toute l'Angleterre est ainsi soignée pour ses nuits, villes, bourgs, ponts, grandes routes, c'est partout la même et opulente illumination. Dans les pays où le soleil n'est à peu près connu que de réputation, où la lune et les étoiles sont des auxiliaires inutiles, il n'est pas étonnant qu'on ait multiplié ces myriades d'astres factices, afin de prouver à la nature avare, qu'on peut se passer de son cours, quand on s'appelle l'Angleterre et qu'on a des mines de houille sous la main. Dieu veuille que les mines ne s'épuisent pas! Albion s'éteindrait.

Rien ne favorise les promenades nocturnes comme cette clarté qui vous environne et assure vos pas. L'étranger, qui a toujours entendu parler des voleurs de Londres, traite de fables tout ce qu'on lui a conté. On ne peut passer d'un trottoir à un autre sans se croiser avec un sergent de ville; une armée d'hommes de police s'éparpille en éclaireurs et garde la ville en détail. Ces *policemen* sont graves, inoffensifs, silencieux et fidèlement observateurs: la tolérance qu'ils accordent aux péripatéticiens des deux sexes est admirable. Ils ne vous demandent jamais *où allez-vous?* comme à Paris, parce qu'on leur répondrait: "Je ne prononce," et que la grande charte ne défend à personne de préférer la lune et les étoiles au soleil.

A Londres, le peuple qui dort se couche vers les deux heures du matin; celui qui ne dort pas ne se couche qu'après le soleil levant un quelque chose qui ressemble au soleil. Jusqu'à deux heures, les théâtres jouent, les voitures roulent, le peuple boit du *ginger-beer* qui est fort mauvais, les passant mangent des homards et des crevettes, les jeunes gens fument dans les divans, et les marchandes de fleurs offrent des bouquets aux promeneurs affligés d'insomnie. La prostitution la plus étonnante qui fut jamais et devant laquelle M. Parent-Duchâtelet mourrait de douleur une seconde fois, s'il revenait au monde; la prostitution du Bas-Empire, enregimentée par centuries, marchant comme une seule femme, maintenant le satin à la bure, le chapeau de fleurs à la dentelle jaunie, depuis le sérail éblouissant de Drury Lane, jusqu'au chantier sombre et pierreux de Charing-Cross; la prostitution à cent mille bras enlace tout le nouveau Londres, le Londres des colonnes peintes, des péristyles de carton, des hôtels d'argile, des palais de briques, des temples peints à l'huile et en vernis; elle se roule comme un monde fou de feuillages verts, devant cette architecture majestueuse! mesquine qui ne s'émeut de rien et qui n'a des croisées que pour ne rien voir.

Dans toutes ces demeures vivent les plus nobles philanthropes qui travaillent à régénérer le monde, à faire refleurir la morale, à rendre à la vertu son culte, à l'homme sa dignité, à la femme sa pudeur; qui envoient des missionnaires protestants et des Bibles aux anthropophages de Bornéo et de Van Diémen, aux païens d'Otahiti et des îles Sandwich; qui préparent une truelle pour poser la première pierre d'une *maison de convers